

Erika Soucy, Mireille Véronneau, Marie Demers

Marie-Michèle Giguère

Numéro 163, automne 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Giguère, M.-M. (2016). Compte rendu de [Erika Soucy, Mireille Véronneau, Marie Demers]. *Lettres québécoises*, (163), 25–26.

☆☆☆☆

ERIKA SOUCY

Les murailles

Montréal, VLB, 2016, 160 p., 22,95 \$.

Dire le Nord

Le quotidien du chantier La Romaine, comme si vous y étiez.
Ou mieux encore.



Tout te raconter dans mon carnet me permet de mettre des mots sur ce que ma poésie peut pas transmettre. L'anecdote, ma poésie en prend pas. (p. 78)

Peut-être fallait-il une poète pour faire naître un si joli livre d'une semaine passée sur un chantier de la Côte-Nord. Avec *Les murailles*, son premier roman, Erika Soucy — à qui l'on doit deux recueils et l'Off festival de poésie de Trois-Rivières — propose une incursion dans la réalité de La Romaine, véritable petite fourmilière où les travailleurs s'activent à bâtir des routes, à fendre des montagnes et à édifier des structures pour poursuivre le rêve de l'hydroélectricité. L'écrivaine y retrouve son père et offre du même coup une introspection sensible sur sa relation avec celui-ci.

Sous une forme simple — elle écrit à son amoureux, resté en ville avec leur fils —, elle raconte le rythme de la vie de chantier, les gros « pick-up », les petits codes de la cafétéria, la hiérarchie des relations de travail, les manières de tuer l'ennui ou la perception de Roy Dupuis et des environnementalistes. On y découvre les minuscules chambres dans lesquelles logent les travailleurs, les codes qui régissent la sécurité, mais aussi une certaine camaraderie entre tous ces exilés à temps partiel.

Le roman est bref et accessible, au sens le plus noble du terme. Il a les deux pieds dans l'oralité et il est porté par une voix franche et décomplexée. Foncièrement québécois, il se déploie dans une langue maîtrisée, pleine de régionalismes somptueux. Les dialogues sont bien menés, efficaces. Tout est ici fluide : on ne sent jamais l'effort, on se laisse simplement porter.

LÀ-HAUT, LES CHANTIERS

Le Nord et ses « chantiers mythiques » sont donc au cœur des *Murailles*, récit romancé de l'expérience de l'auteure là-bas. Mais même si elle y met les pieds pour la première fois, les chantiers ont toujours fait partie de sa vie. Son père y travaillait quand elle était enfant. Elle se souvient du rythme — plusieurs semaines là-haut, puis quelques jours de congé auprès d'eux —, elle se souvient de l'absence, des disputes entre ses parents, et de la séparation :



Je suis en route vers le mur qu'il a construit et qui nous sépare encore, vers là où il a sauvé notre peau. Parce que l'absence, c'était notre méthadone pour passer au travers. « Faites-vous-en pas, votre père est su'l'bord de repartir », que maman disait au bout de dix jours. (p. 10)

Forte de ce passé, de cette compréhension de ce dont sont faites les vies en deux temps de ces travailleurs-là, mais aussi de la réalité de la Côte-Nord — Erika Soucy est originaire de Portneuf-sur-Mer —,



ERIKA SOUCY

l'écrivaine sait rendre compte des nuances et des demi-teintes. La place des femmes sur les chantiers, les relations entre « les Indiens » et les autres, elle le raconte sans détour ni complaisance, avec juste ce qu'il faut de tendresse pour en brosser un portrait intéressant. Et littéraire.

Les grands chantiers du Nord offrent ici un petit livre magnifique.

☆☆☆☆ ½

MIREILLE VÉRONNEAU

Chaque heure de danse

Montréal, Québec Amérique, coll. « Première impression », 2016, 144 p., 19,95 \$.

Réapprendre à danser

La vie de Catherine est faite d'un grand deuil qui ne cicatrise pas et d'une passion pour le ballet. Pourtant, même si elle connaît la douleur, elle peine à transmettre l'émotion lorsqu'elle danse.



Devant l'oubli qui s'infiltré en moi, j'en veux parfois à celle que je suis devenue, qui refuse de faire face à sa peine, par lâcheté, par pudeur, pour éviter la douleur. Si elle avait accepté la mort, qui sait si le souvenir aurait subsisté un peu plus. (p. 15)

Dans une salle de classe de ballet, Catherine est l'élève qu'on ne voit pas. Elle ne brille pas, ne se distingue pas du lot par une grâce qui rendrait ses professeurs admiratifs ni par un comportement difficile ou une silhouette ingrate. Elle est là, correctement habile. Et invisible.

Catherine a perdu son père alors qu'elle était toute petite. À 5 ans, elle le dessinait dans son fauteuil roulant lorsque l'enseignante lui demandait de représenter sa famille, trop jeune pour comprendre le cancer qui était en train d'avoir raison de lui. Puis, au salon mortuaire, elle courait avec ses cousins après avoir décliné la proposition de sa mère de toucher son père une dernière fois. C'est à l'église, durant le service, qu'elle a finalement compris qu'il n'était plus. Et depuis, cette absence l'habite. Désormais jeune adulte, elle demeure coincée avec ce deuil au fond de la gorge : « J'ai un peu mal. Pas tellement plus que d'ordinaire [...] » (p. 103)

Chaque heure de danse est un roman à l'image de sa narratrice : introspectif, nostalgique, précis, lent. Le lecteur est happé par l'univers

discret de Catherine. Sa passion pour le ballet — des émotions que raconte le corps — paraît presque anachronique tant elle est réservée, hésitante face à la vie. Il est là, le nœud de l'existence de Catherine — être mue par tant d'émotions fortes, fêlée par tant de douleur, sans savoir les transmettre lorsqu'elle danse. Lorsqu'elle étudiait dans une école de ballet, elle suivait tous les codes, chacune des règles, mais n'arrivait pas à émouvoir. À la fin de leurs études, ses camarades de classe sont devenus apprentis de troupes stagiaires dans des compagnies en Europe : « Leur corps à eux s'était donc accordé la liberté de parler. » (p. 62)



lâcher tout ce que la carapace protégeait, retenait. » (p. 53)

RACONTER LES DISCRETS

Si ce roman élégant est si parfait, si lisse, c'est tout au service de l'ambiance : le lecteur est véritablement enveloppé par l'univers ordonné de Catherine. L'écriture a de la grâce, mais rien n'est prétentieux.

Chaque heure de danse témoigne magnifiquement du quotidien des gens plus discrets :

Après la classe du matin, j'allais boire un café, comme le faisaient le commis de l'épicerie, la fleuriste d'en face et le coiffeur au coin de la rue. Ils étaient entrés dans ma vie par la voie d'une commune habitude. (p. 92)



Mais une fois en appartement, Catherine donnera une autre chance à la danse. Elle s'inscrit à un cours où, cette fois, elle essaie de se libérer : « Je voulais oublier mes principes de toujours, et relâcher enfin,

Les émotions ne sont pas toutes faites de grands cris et de coups d'éclat. Ce premier roman en témoigne magnifiquement.

☆☆☆

MARIE DEMERS

In Between

Montréal, Hurtubise, 2016, 232 p., 22,95 \$.

D'une errance à l'autre

Ariane croyait partir quelques mois en Asie, mais les mois passent, les destinations se succèdent et son besoin d'ailleurs persiste.



Au fil des années, je suis devenue la fille qui n'a envie de rien. Je suis un personnage secondaire triste d'un téléroman poche. Je suis une wannabe Jane Eyre, l'héroïne de Charlotte Brontë, orpheline laide et troublée. Mais la vraie Jane, insultée, fronce les sourcils dans mon subconscient. « Tu es loin de me ressembler, jeune fille. » (p. 32)

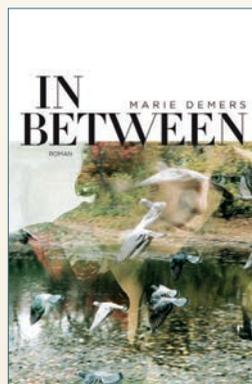
À 21 ans, le projet d'Ariane, c'était un voyage en Asie du Sud-Est, en solitaire. Changer d'air, prendre ses distances de sa mère, essayer de comprendre qui elle est. Parce que même si son père lui disait qu'elle pouvait être tout ce qu'elle voulait — « devenir éboueuse, dermatologue, traductrice, agente de voyages, secrétaire, serveuse, masseuse, consultante, vendeuse, médecin — », elle n'avait envie de rien.

C'est son père aussi qui la contraint à écourter son voyage. Son décès précipité la ramène momentanément au pays :



Mon père ne pouvait pas mourir. Notre père ne meurt pas. Ceux des autres, parfois, mais jamais le nôtre. Et surtout pas sur un vélo, en Gaspésie, alors que sa fille s'est sauvée dans un autre hémisphère. (p. 22-23)

Le retour est pourtant de courte durée. Sa relation avec sa mère l'étouffe et elle ne s'est jamais sentie très à l'aise avec sa belle-mère. Avec une



avance sur son héritage en poche, Ariane poursuit sa route en Argentine, puis à Dublin, à Bruxelles, dans le sud de la France, puis en Inde. Elle suit quelques cours par-ci, par-là — de dessin, d'espagnol —, nourrit des amitiés, s'entiche d'un Argentin, repousse la déclaration d'amour de son amant français.

Certaines des relations qu'elle tisse tentent de la secouer un peu, de la sortir de son immobilisme. Parce que même si elle se déplace sur le globe, Ariane fait du surplace :



Ici, il n'y a personne pour me regarder exister. Personne pour me conseiller d'attendre 17 heures pour décapsuler ma première bière. Personne pour m'avertir qu'à 22 ans, on ne devrait pas se saouler quotidiennement en attendant que sa vie recommence. (p. 126)

L'INDE QUI CHANGE TOUT

Le long voyage d'Ariane la mène, contre toute attente, en Inde. Comme tant d'autres avant elle, ce pays la secoue ; lui permet, tranquillement, de trouver quelques réponses. Elle se met à écrire des courriels à son père, à mettre des mots sur l'absence. Tranquillement, elle se réapproprie sa vie.

La narratrice souligne souvent l'incohérence qui consiste à demander si tôt aux adolescents et aux jeunes adultes de savoir qui ils sont, le métier qu'ils exerceront. *In Between*, c'est le moment où l'on se cherche, où l'on erre, où l'on se questionne, et où, parfois, on espère aussi des réponses qui viendraient d'elles-mêmes.

Marie Demers signe ici un habile premier roman, porté par une langue dynamique parsemée de franglais. Un roman d'apprentissage qui sonne juste, de son temps. Sa voix saura sûrement accompagner les jeunes adultes d'aujourd'hui.